

L'image de l'Amérique dans *Nouveau Voyage en Espagne* de Peyron

Irene Aguilá-Solana

Universidad de Zaragoza

iaguila@unizar.es

<https://orcid.org/0000-0003-0958-7808>

Resumen

Jean-François Peyron (1748-1784) escribió uno de los relatos de viaje por la España del siglo XVIII más relevantes y exhaustivos. Las páginas de *Nouveau Voyage en Espagne* no solo tratan de aspectos centrados en dicho país, sino que abarcan otros relacionados con las tierras conquistadas por los españoles en América. En el presente estudio se abordan las reflexiones que el Nuevo Mundo sugiere al autor, al hilo de personajes y acontecimientos vinculados con distintos ámbitos como las ciencias, la historia y la economía. Las observaciones desgranadas por Peyron son, por lo general, exactas y objetivas, pero, en algunos momentos, introducen informaciones erróneas o juicios que pueden suscitar polémica.

Palabras clave: siglo XVIII, relato de viajes, España, Nuevo Mundo, colonización

Résumé

Jean-François Peyron (1748-1784) a écrit l'un des récits de voyage en Espagne au XVIII^e siècle les plus remarquables et exhaustifs. Les pages de *Nouveau Voyage en Espagne* ne traitent pas seulement des aspects centrés sur ce pays-là, mais en incluent également d'autres liés aux terres conquises par les Espagnols en Amérique. La présente étude aborde des réflexions que le Nouveau Monde suggère à l'auteur, à travers des personnages et des événements liés à différents domaines tels que la science, l'histoire et l'économie. Les observations de Peyron sont généralement exactes et objectives mais, à certains moments, elles introduisent des informations erronées ou des jugements qui peuvent susciter la controverse.

Mots clé : XVIII^e siècle, récit de voyage, Espagne, Nouveau Monde, colonisation

Abstract

Jean-François Peyron (1748-1784) wrote one of the most important and exhaustive travel accounts of 18th-century Spain. The pages of *Nouveau Voyage en Espagne* do not only concern this country, but also address aspects related to the lands conquered by the Spanish in America. The present study deals with the reflections that the New World suggests to the author with respect to characters and events linked to different fields such as Science, History and Economics. Peyron's observations are generally exact and objective, but at times they introduce wrong information or judgements that may provoke controversy.

* Artículo recibido el 1/05/2021, aceptado el 8/10/2021.

Keywords: 18th Century, travel writing, Spain, New World, colonization

o. Introduction

Jean-François Peyron¹ fut secrétaire d'ambassade à Bruxelles en 1774 et, postérieurement, à Madrid, poste qui lui permit de connaître de première main l'Espagne et sa culture, et de rédiger *Nouveau Voyage en Espagne*². Le contenu de sa relation de voyage, fruit de ses expériences pendant 1777 et 1778³, prouve que le diplomate était un esprit des Lumières car le texte rend fidèlement les aspects que le voyageur observe tout en portant sur eux des jugements raisonnés⁴. Parmi les quatorze provinces qui formaient à l'époque l'Espagne⁵, Peyron visita de nombreuses villes de la Catalogne, de Valence, de Murcie, de l'Andalousie, des deux Castilles et de la Biscaye. Or, des circonstances non explicites l'obligent à reporter la suite de son séjour et à renoncer à se rendre dans d'autres régions espagnoles comme il l'aurait souhaité :

Me voilà au terme de mon voyage. J'aurois voulu donner une idée des Asturies, des royaumes de León, d'Aragon & de la Galice que je n'ai point parcourus [...]. J'ai mieux aimé, toute réflexion faite, renoncer à ce travail, & ne décrire cette partie de l'Espagne que lorsque je l'aurois visitée (Peyron, 1783 : II, 352).

Compte tenu que Peyron fut secrétaire du gouverneur de Pondichéry, et qu'il devint commissaire des colonies à Goudelour jusqu'à sa mort en 1784, nous nous aventurons à penser que les sujets touchant aux territoires étrangers placés sous la dépendance politique d'une métropole, tout aussi que les influences de celle-ci sur les contrées à coloniser, lui tenaient à cœur.

Dans cette étude, nous allons nous pencher sur les considérations réfléchies de Peyron à propos du Nouveau Monde⁶ dans ses deux versants : la présence des Indes en Espagne, et celle de l'Espagne en territoire américain.

¹ Il ne faut pas le confondre avec son frère aîné Jean-François-Pierre Peyron (1744-1814), qui était peintre, parfois appelé aussi Jean-François Peyron.

² La première édition s'intitulait *Essais sur l'Espagne et Voyage fait en 1777 et 1778, où l'on traite des mœurs, du caractère, des monuments, du commerce, du théâtre et des tribunaux particuliers à ce royaume*. Genève, [s.n.], 1780, 2 vols.

³ Néanmoins il dit avoir passé « près de trois ans en Espagne » (Peyron, 1783 : II, 300).

⁴ Labat, Silhouette et Bourgoing, après leurs voyages en Espagne pendant le XVIII^e siècle, ont aussi donné des récits riches en renseignements plus ou moins objectifs.

⁵ « L'Espagne est aujourd'hui divisée en quatorze provinces, qui sont : la Navarre, la Biscaye, & les Asturies au nord : la Biscaye se subdivise en provinces d'Alava, de Guispuscoa, & de Biscaye proprement dite ; au couchant sont la Galice & l'Estramadure ; au midi l'Andalousie, haute & basse, & le royaume de Murcie ; au levant celui de Valence, l'Aragon, & la Catalogne ; dans le sein de la monarchie le royaume de Leon & les deux Castilles » (Peyron, 1783 : I, 26).

⁶ Nom que Pedro Mártil de Anglería (1455-1526) forgea et employa dans ses plus de huit cents lettres, recueillies dans *Opus epistolarum*, ainsi que dans *De Orbe Novo Decades* (1516), pour désigner l'Amérique qui venait d'être découverte (cf. Armillas, 2013).

Il nous semble aussi intéressant d'analyser la perspective que le diplomate apporte à ce sujet par le biais de la science, l'histoire et l'économie espagnoles, en même temps qu'il fait référence à de nombreuses sources bibliographiques.

1. Domaine scientifique

Les allusions du voyageur, tant au développement scientifique qu'à l'état des sciences en Espagne et leurs relations avec le Nouveau Monde, concernent Jorge Juan, Pedro Franco Dávila et le roi Charles III. Navigateur sur les Amazones, Juan diffusa des études fondées sur ses expériences en Amérique ; Franco Dávila possédait un cabinet d'histoire naturelle, riche en objets singuliers, qui avait mérité le soutien du monarque espagnol. Quant à la figure royale, Peyron souligne le goût de Charles III pour les sciences naturelles et pour la zoologie exotique, comme en témoignent les animaux ramenés de pays lointains et qui habitaient les forêts de ses palais du Pardo, de la Grange et de l'Escorial.

Le diplomate qualifie « George Juan »⁷ comme un des meilleurs officiers que la marine espagnole ait connus. Il passait pour être célèbre « par son voyage sur la rivière des Amazones avec M. de la Condamine, & par plusieurs ouvrages qu'il a donnés sur les Indes, l'astronomie & le pilotage »⁸ (Peyron, 1783 : I, 143). Plus loin, l'auteur répète ce renseignement et le complète lors de sa visite à l'église de Saint-Martin, à Madrid, où est enterré le « fameux Don George Juan, qui fut avec M. Ulloa, un des compagnons de M. de la Condamine, dans son voyage sur la rivière des Amazones ». Le navigateur espagnol n'est pas seulement renommé pour son expédition au Pérou ; le récit de Peyron (1783 : II, 46) fait également état de sa contribution au développement scientifique :

Ce savant a laissé plusieurs manuscrits sur différents points de mathématique & de physique. Ses ouvrages connus sont : un *compendium à l'usage de la Marine*, imprimé à Cadix en 1757 ; un traité de mécanique, pour faciliter la construction & la manœuvre des navires, donné à Madrid en 1771, en deux volumes ; & des *observations astronomiques* qui furent publiées en 1748⁹.

⁷ Jorge Juan y Santacilia mourut en 1773, c'est-à-dire, quatre années avant que Peyron ne vînt en Espagne.

⁸ Les renseignements apportés par le visiteur français sont fondés ; Jorge Juan fit partie de l'expédition de La Condamine au Pérou (1735-1744) pour mesurer le degré de méridien. Un autre Espagnol, Antonio de Ulloa, qui serait nommé gouverneur de Louisiane en 1765, les accompagnait.

⁹ De retour à Madrid, en 1746, Juan et Ulloa rédigèrent la *Relación histórica del viaje a la América Meridional* (1748) et, à la demande du marquis de la Ensenada, *Noticias secretas de América*. Ce dernier ouvrage, où ils exposaient la réalité des colonies et les abus commis envers les indigènes, ne fut publié qu'en 1826, à Londres. Il est étonnant que Peyron (1783 : I, 143) parle de « plusieurs ouvrages qu'il a donnés sur les Indes » puisque, de son temps,

À l'époque, l'intérêt pour les sciences en Espagne se manifestait aussi à travers des cabinets comme celui d'histoire naturelle, composé par Pedro Franco Dávila¹⁰, situé à Madrid, au second étage du même bâtiment où siégeait l'Académie des Beaux-Arts, de Peinture, Sculpture et Architecture. Le voyageur décrit en détail les différents objets exposés ; les raretés et les curiosités en tout genre qui en constituaient le fonds avaient été rassemblées par Franco Dávila. Cet Équatorien d'origine passa sa vie à cultiver ce domaine des sciences en y investissant une grande partie de sa fortune. D'après Peyron, il fit présent de sa collection au roi d'Espagne en 1776. Or cette donnée est inexacte ; en réalité, Pedro Franco lui en avait fait une première offre en 1767, mais Charles III la déclina. Enfin, l'érudit réussit à vendre son cabinet au monarque qui l'en nomma directeur en 1771. Puis, le *Real Gabinete de Historia Natural* ouvrit au grand public en 1776 (Romeo, 1966 : 9-10), à peu près un an avant la visite de Peyron.

Grâce à l'apport des colonies et à la protection accordée par le roi, le diplomate considère que ce muséum pourrait devenir l'un des plus riches et des plus complets de l'Europe (Peyron, 1783 : II, 79). L'attachement de Charles III pour cette collection est attesté dans l'Instruction qu'il adressa au *Real Gabinete de Historia Natural*. Ce fut Pedro Franco Dávila lui-même qui la rédigea en 1776¹¹. Le fonds des métaux et des minéraux conservés dépassait, selon Peyron, tous ceux que l'on connaissait à ce temps-là. Son affirmation reprend les mots du minéralogiste français Romé de Lisle¹². Un

un seul ouvrage avait été publié. Les autres titres auxquels Peyron se réfère sont : *Observaciones astronómicas y físicas hechas en los reinos de Perú* (1748), dans *Relación histórica del viaje a la América Meridional* dont les contenus sont incomplets, en collaboration avec Ulloa, *Compendio de navegación para el uso de los caballeros guardias-marinas* (1755), *Examen Marítimo teórico-práctico, ó tratado de Mecánica aplicado á la construcción, conocimiento y manejo de los navios y demas embarcaciones* (1771) qui eut des traductions en français, en 1783 : *Examen maritime, théorique et pratique, ou traité de mécanique appliqué à la construction et à la manœuvre des vaisseaux et autres bâtiments*, et *Estado de la astronomia en Europa: y juicio de los fundamentos sobre que se erigieron los sistemas del mundo, para que sirva de guía al metodo en que debe recibirlos la nacion, sin riesgo de su opinion, y de su religiosidad* (1774).

¹⁰ Peyron écrit « Pedro de Avila » mais il s'agit de Pedro Franco Dávila.

¹¹ *Instruccion hecha de orden del Rei N.S. para que los Virreyes, Gobernadores, Corregidores, Alcaldes mayores é Intendentes de Provincias en todos los Dominios de S.M. puedan hacer escoger, preparar y enviar á Madrid todas las producciones curiosas de Naturaleza que se encontraren en las Tierras y Pueblos de sus distritos, á fin de que se coloquen en el Real Gabinete de Historia Natural que S.M. ha establecido en esta Corte para beneficio é instruccion pública.*

¹² « [Cabinet d'histoire naturelle] le plus riche que aucun particulier ait encore formé » (Romeo Castillo, 1966 : 7). Jean-Baptiste Louis de Romé de L'Isle (1736-1790) écrivit un *Essai de cristallographie, ou Description des figures géométriques, propres à différens corps du regne minéral, connus vulgairement sous le nom de cristaux, avec figures et développemens* (1772), puis *Description méthodique d'une collection de Minéraux, du Cabinet de M.D.R.D.L.* (1773) et ensuite *Cristallographie ou description des formes propres a*

grain d'or pur, d'un volume surprenant qui vaudrait 19 500 livres, attire l'attention de notre voyageur. Ce grain faisait partie de la collection depuis 1778 ; il s'agissait donc d'une acquisition toute récente au moment où Peyron visita le cabinet, car il s'y rendit cette année-là.

L'exploitation des gisements américains demeura au XVIII^e siècle le but principal du système colonial espagnol et, à la fois, le moteur du mercantilisme. Le Mexique et, de façon beaucoup plus modeste, le Pérou étaient alors les principaux pays producteurs d'argent d'Amérique. Le diplomate atteste dans son récit que c'est la Nouvelle Espagne¹³, surtout la province de Sonora¹⁴, qui produisait la plus grande quantité d'or¹⁵, tandis que les montagnes de l'Arizona (« la Risona »), à quinze lieues du nord des missions de Cucurpe¹⁶, donnaient de l'argent vierge (Peyron, 1783 : II, 80-81).

Toujours dans ce cabinet d'histoire naturelle, Peyron (1783 : II, 81) s'ébahit devant les bézoards. Parmi eux, il y en avait un pesant trente-deux onces, qui avait été extrait d'un jeune homme mort à vingt-sept ans à Montevideo¹⁷. Finalement, bien que l'ensemble de poissons, d'animaux quadrupèdes et d'insectes fût modeste aux yeux du visiteur, il renfermait « une quantité prodigieuse de ces petits oiseaux de l'Amérique, variés à l'infini de forme & de couleur ». On y trouvait aussi un éléphant, un lion, un paresseux,

tous les corps du regne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique : avec figures et tableaux synoptiques de tous les cristaux connus (1783).

¹³ Ce vice-royaume espagnol des Indes correspond à l'actuel Mexique. En 1786, eut lieu une importante réforme politique qui se proposait de concentrer les institutions gouvernementales dans un régime qui empêcherait tout soulèvement local. Pour cela, des intendants furent nommés. Or, malgré ces changements et la création d'une armée coloniale permanente à partir de 1763, le désir d'émancipation ne put être évité. Les exigences pécuniaires de la Couronne d'Espagne et l'accroissement de la population indigène de plus d'un million d'habitants, entre 1742 et 1793, ont favorisé la conscience révolutionnaire (Bennassar, 1992 : 1006-1007).

¹⁴ Les premières expéditions espagnoles à Sonora, au nord-ouest du Mexique, eurent lieu en 1530. En tête, Nuño de Guzmán qui obtint peu de succès aux différents combats suscités par l'insurrection des populations, malgré l'effort des missions. En 1786, le comte de Gálvez divisa la vice-royauté en douze intendances parmi lesquelles celle composée des provinces de Sonora et Sinaloa (*Censo general de habitantes*, 1928, 13-14).

¹⁵ L'or provenait essentiellement de petites mines du Chili et de Nouvelle Espagne (Zimapán, Durango, Rosario et Chihuahua). Ce fut seulement en Nouvelle Grenade que l'exploitation de gisements aurifères constitua un facteur de premier ordre dans l'économie régionale (Delgado, 1990 : 462).

¹⁶ Cucurpe se trouve à Sonora. En 1647, le jésuite Marcos del Río y fonda la première mission espagnole et lui donna le nom de *Los Santos Reyes de Cucurpe*.

¹⁷ Guillaume Manier, un pèlerin français qui passa en Espagne en 1726 et 1727, a parlé du commerce que l'on y faisait de ce type de pierres. Les bézoards avaient été une panacée depuis l'Antiquité et notamment pendant la Renaissance. En Espagne, Feijoo dénonça au XVIII^e siècle la supercherie dissimulée derrière les propriétés médicinales attribuées à ces concrétions calcaires que l'on trouve parfois dans l'appareil digestif de certains animaux (Aguilá-Solana, 2007 : 43).

un phoque ou quelques rennes, parmi d'autres bêtes¹⁸, ainsi qu'une salle contenant des meubles, des armes et des vêtements des divers peuples Indiens, que Peyron (1783 : II, 82) juge assez insolite.

Disons pour conclure cette première section que le faible de Charles III pour les animaux sauvages, perceptible à travers son soutien du cabinet de Dávila, était également décelable au Pardo. Cette demeure royale, située à deux lieues de Madrid, possédait des forêts peuplées de bêtes ce qui, d'après Peyron (1783 : II, 91), rendait « ce château très-recommandable au roi regnant »¹⁹. Hormis ces « bêtes fauves » que le voyageur ne nomme pas, des animaux « plus domestiques » vivaient au Pardo : « les daims & les faons en troupe viennent paître & bondir presque sur le chemin » (Peyron, 1783 : II, 92). C'est aussi « avec les daims & les jeunes faons qui bondissent dans les halliers » qu'il fait les deux lieues qui séparent le palais de la Grange de la ville de Ségovie. Quant au parc de l'Escorial, ses bois abritaient « une multitude de bêtes fauves » (Peyron, 1783 : II, 123 et 116) non spécifiées.

2. Domaine historique

Certains épisodes historiques à réminiscence coloniale sur toile de fond religieuse sont abondamment développés dans *Nouveau Voyage en Espagne*. L'une des raisons de ce choix pourrait être la volonté de Peyron de mettre en évidence la fermeté du gouvernement espagnol vis-à-vis de ses conquêtes dans les nouveaux territoires, ou bien de dévoiler le caractère répressif de l'Église à l'encontre des autochtones. Dans cette section, les références littéraires que nous allons égrener servent de fil conducteur aux commentaires du voyageur.

En ce qui concerne l'*Histoire générale des Indes*, imprimée à Séville en 1535, elle fut composée par le capitaine Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, que Peyron nomme « Gonzalo Hernandes de Oviedo y Valdes »²⁰. Le diplomate conclut que ce texte est écrit « avec une simplicité admirable & qu'on ne retrouve plus dans ce siècle » (Peyron, 1783 : II, 223), et transcrit des mots appartenant à l'*incipit* du chapitre XIV qui lui paraissent remarquables. Puis, dans une note en bas de page, il les traduit en français :

¹⁸ Le catalogue du cabinet de Franco Dávila permet de constater que le fonds dont parle Peyron existait vraiment et que certains renseignements rapportés par celui-ci étaient très actuels. Le 17 novembre 1777, par exemple, le comte de Floridablanca informa Franco Dávila de la mort du grand éléphant que S.M. Charles III avait à Aranjuez. Le monarque désirait que l'animal fût empaillé et conservé dans le *Real Gabinete de Historia Natural* (Calatayud, 1987 : 170).

¹⁹ Pourrait-on interpréter une allusion critique à la figure royale en traçant un parallèle entre la sauvagerie des animaux et le caractère du monarque ?

²⁰ L'ouvrage de Fernández de Oviedo (1478–1557), *Sumario de la natural historia de las Indias*, paru à Tolède en 1526, fut largement dépassé par son *Historia general y natural de las Indias, islas y tierra firme del mar oceano* dont la première partie fut, en effet, publiée à Séville en 1535. Vingt ans plus tard, *L'Histoire naturelle et generale des Indes, isles et terre ferme de la grand mer Oceane, traduite de castillan en françois* fut publiée à Paris.

Puisqu'une grande partie de l'or de ces Indes a passé en Italie, en France & même au pouvoir des Maures & des ennemis de l'Espagne ; il est juste que, comme ils ont profité de nos sueurs, il (sic) partagent aussi nos douleurs & nos fatigues ; afin que, soit à cause de l'or, soit par le moyen des souffrances, ils se souviennent de rendre grâces à Dieu [...]. J'ai ri plus d'une fois en Italie, lorsque j'entendois parler les Italiens du mal françois, & les François du mal de Naples ; en vérité, les uns & les autres auroient mieux rencontré son véritable nom en l'appellant le mal des Indes (Peyron, 1783 : II, 224).

De nombreux et prolongés séjours en Amérique, à partir de 1514, durant lesquels il réalisa plusieurs voyages à l'intérieur du continent, ainsi que sa tâche de chroniqueur royal de Castille²¹ et de gouverneur de la forteresse de Saint-Domingue (1533), entre autres charges, permirent à Fernández de Oviedo de rassembler des informations exhaustives dans un ouvrage à double versant : d'une part, le récit de la conquête et de la colonisation et, d'autre part, la description des minéraux, de la flore et la faune du nouveau continent.

Même si le chroniqueur espagnol du XVI^e siècle prit position en faveur des conquistadores et contre les Indiens, Peyron ne touche pas au vif du sujet comme il fera nonobstant à l'occasion de l'*Histoire du Mexique* de Antonio Solís²². C'est en suivant l'humanisme des Lumières que le visiteur français trouve exécration ce texte à cause du fanatisme et de la cruauté dont la plume de Solís est imbibée :

Les Espagnols l'accusent d'avoir mis trop de fleurs & d'affectation dans son style ; d'ailleurs, il s'éloigne quelquefois si fort de la vérité, que son livre peut passer pour un roman. Cet auteur n'étoit pas philosophe, lorsqu'il dit que les massacres exercés par les Espagnols, étoient tout autant de moyens dont Dieu se servoit pour convertir les infidèles ; on ne peut pas lire son histoire, quelque partielle qu'elle soit envers son héros Fernand Cortès & sa nation, sans être saisi d'horreur (Peyron, 1783 : II, 223).

²¹ C'est improprement qu'on lui attribue le titre de chroniqueur des Indes depuis 1532 car cette charge ne fut créée qu'en 1571 par Philippe II (Cuesta, 2007 : 119).

²² Antonio de Solís y Rivadeneira (1610-1686), écrivain et ecclésiastique nommé secrétaire d'État et chroniqueur des Indes au temps de Philippe IV, rédigea une *Historia de la conquista de Mexico, poblacion y progressos de la America septentrional conocida por el nombre de Nueva España* (1684), qui nourrit pendant longtemps le mythe relatif à Hernán Cortés dans l'historiographie européenne. Cet ouvrage connut plus de vingt-deux éditions en Espagne pendant le XVIII^e siècle et fut publié en France en 1691 (*Histoire de la conquête du Mexique, ou de la Nouvelle Espagne, par Fernand Cortez*), puis réédité en 1759 et 1774. L'abbé Prévost transcrit ce récit dans le tome XII (1754) de l'*Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes langues* (1747-1780).

Peyron (1783 : II, 223) compare l'*Histoire du Mexique* de Solís à *La Conquête du Pérou* de Garcilaso de la Vega²³ ; il en déduit que l'œuvre de ce dernier est écrite « avec beaucoup de sécheresse & sans agrément ; mais elle est plus exacte ». Néanmoins, même si l'écriture de Garcilaso est toujours tenue pour véridique, « aunque no es exacto concluir que peca contra la verdad de los hechos para servir a su causa, sí es cierto que a menudo los depura, idealiza o embellece » (Mataix, s.d. : en ligne).

Toujours en mettant en rapport l'histoire et la religion au sein du Nouveau Monde, le diplomate cite un ouvrage de « F. Jean de Torquemada »²⁴. Il qualifie le livre de « très-curieux sur les Indes » (Peyron, 1783 : II, 224), en ce qu'il traite des dynasties antérieures à la conquête et des rois mexicains qui ont précédé Moctezuma. Torquemada entreprit une défense modérée des Indiens et fit le récit de l'époque précoloniale jusqu'au gouvernement du marquis de Guadalcázar de 1612 à 1622. Cet ecclésiastique fut également un intermédiaire lors du processus d'évangélisation au Mexique, qui se révéla difficile. Peyron (1783 : II, 225) s'exprime sans ménagement quand il dit que la faute du manque d'information sur les sociétés du Nouveau Monde « est aux moines & au premier évêque du Mexique, nommé *Don Juan de Cumarraga* »²⁵. Le Français tient les religieux impliqués pour des sots car ils « firent brûler les livres indiens, qui étant écrits en caractères hiéroglyphiques, furent pris par ces ignorants pour des dépôts d'idolâtrie » (Peyron, 1783 : II, 225). Toutefois, il se peut que le diplomate soit trop catégorique lorsqu'il dit que Zumárraga œuvra contre la culture indigène ; en fait ce cordelier, qui occupa entre 1527 et 1534 la charge de Protecteur des Indiens, lutta pour leur alphabétisation et contre l'esclavage.

Greenleaf remarque, en effet, que la documentation contenue aux archives de l'Inquisition mexicaine pour la période de 1763 à 1805 (tomes 976-1551, à savoir cinq cent soixante-quinze volumes) révèle que le Saint-Office ne mena pas une lutte malveillante contre l'hétérodoxie. Les documents confirmeraient l'indifférence de l'État par rapport à la fonction des inquisi-

²³ Il ne faut pas se méprendre sur son contemporain et homonyme, le poète espagnol Garcilaso de la Vega. Le personnage dont il est question ici est Garcilaso de la Vega dit *l'Inca*, de son vrai nom Gómez Suárez de Figueroa (1539-1616), qui fut un humaniste dont les œuvres à caractère historique reprennent le courant universaliste et catholique qui traversait l'Espagne de l'époque. Son chef-d'œuvre essaie de rapporter, en deux parties – *Comentarios reales* (1606) et *Historia general del Perú* (1617) –, une histoire de son pays, le Pérou.

²⁴ Le missionnaire franciscain Juan de Torquemada (1557-1624) ne doit pas être confondu avec le cardinal et théologien dominicain homonyme (1388-1468), celui-ci oncle du célèbre inquisiteur Tomás de Torquemada. L'ouvrage dont parle Peyron s'intitule *I^a [-III^a] parte de los veynte y un libros rituales y monarchia Indiana: con el origen y guerras de los indios occidentales, de sus poblaciones, descubrimiento, conquista, conversion y otras cosas maravillosas de la mesma tierra* (1615), connu aussi sous le titre *Monarquía Indiana*.

²⁵ Il faut lire *Juan de Zumárraga* (1468-1548) qui fut nommé prélat du premier évêché en Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire celui du Mexique.

teurs, ce qui aurait provoqué leur frustration et la dérive de leurs compétences (Greenleaf, 1985 : 202). Or, si Zumárraga se servit de l'imprimerie afin de développer l'évangélisation, il est très probable que cette mesure freinât l'expansion de la civilisation indigène. De plus, notons que pendant le ministère inquisitorial de cet évêque, c'est-à-dire entre 1536 et 1543, dix-neuf procès contre les Indiens ayant pour cause la sorcellerie, l'idolâtrie, le concubinage ou l'opposition à l'œuvre missionnaire des frères franciscains, furent entrepris (Greenleaf, 1985 : 156, 164-165 et 167).

Si, en tant qu'homme des Lumières, Peyron est bouleversé par les clairs-obscur qui entourent l'Inquisition, la narration qu'il fait d'un auto-dafé, à partir de la relation écrite par « Joseph del Olmo »²⁶, prouve de même cet émoi. Le diplomate donne des détails abondants de cette cérémonie tenue sous le règne de Charles II. Parmi les descriptions rapportées, le lecteur connaît aussi de multiples fragments du sermon de Del Olmo, qui mettrait l'accent sur la férocité des originaires des nouveaux territoires et la barbarie de leurs croyances païennes : « N'avons-nous pas trouvé dans la ville du Mexique, lorsque les Espagnols la conquièrent, un temple où l'on offroit tous les ans, à la monstrueuse divinité que l'on y adoroit, le cœur de vingt-mille jeunes enfants des deux sexes ? » (Peyron, 1783 : II, 184). Mais le visiteur français, agissant peut-être avec la prudence inhérente à sa tâche diplomatique, n'approfondit ni ne donne son avis sur le sujet. Toutefois, pour illustrer les excès inquisitoriaux, il reprend une métaphore de Montesquieu sur les habitants de l'Amérique. Ainsi les membres des tribunaux du Saint-Office ressembleraient-ils à ces peuples primitifs qui agissent de façon brutale pour atteindre leur but : « [...] quand les Sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied & cueillent le fruit »²⁷ (Peyron, 1783 : II, 219).

²⁶ José Vicente del Olmo (1611-1696), alcade et familier du Saint-Office, composa la *Relacion historica del auto general de fe que se celebró en Madrid este año de 1680: con asistencia del Rey N.S. Carlos II y de las majestades de la Reyna, N.S., y la augustísima Reyna Madre, siendo inquisidor general el excelentísimo señor D. Diego Sarmiento de Valladares* (1680).

²⁷ Montesquieu (1871 : 56) synthétise, en deux lignes à peine, son idée du despotisme dans le chapitre XIII du livre V de *L'Esprit des lois* (1748) : « Quand les Sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied. Voilà le gouvernement despotique ». Pour sa part, Voltaire (1785 : 375-376), dans le commentaire XXIII sur cet ouvrage du philosophe bordelais, apostille : « Ce chapitre [par rapport au précédent] est un peu plus court encore ; c'est un ancien proverbe espagnol. Le sage roi *Alfonse VI* disait, *élague sans abattre*. Cela est plus court encore. [...] *Le laboureur, quand il a besoin de bois, coupe une branche et non pas le pied de l'arbre*. [...] [U]n jésuite nommé Marest parle ainsi des naturels de la Louisiane. *Nos sauvages ne sont pas accoutumés à cueillir les fruits aux arbres. Ils croient faire mieux d'abattre l'arbre même. Ce qui est cause qu'il n'y a presque aucun arbre fruitier aux environs du village*. Ou le jésuite qui raconte cette imbécillité est bien crédule, ou la nature humaine des Mississipiens n'est pas faite comme la nature humaine du reste du monde. Il n'y a sauvage si sauvage qui ne s'aperçoive qu'un pommier coupé ne porte plus de pommes. De plus, il n'y a point de sauvage auquel il ne soit plus aisé et plus commode de cueillir un fruit que d'abattre l'arbre ».

Le voyageur s'arrête aussi longuement sur la polémique créée, au temps de sa visite, par un ouvrage de Robertson²⁸ qui fut très apprécié, dans un premier moment, par l'Académie de l'Histoire grâce au ton modéré de l'Écossais, mais qui déclencha bientôt un vaste débat sur les cruautés exercées par les premiers Espagnols dans le Nouveau Monde. Afin que le texte de Robertson pût être connu en Espagne, il fut traduit par Ramón de Guevara, membre de ladite Académie. De plus, cette compagnie de savants élut Robertson « pour lui donner une preuve de l'estime qu'elle faisoit de son livre & de sa reconnoissance » (Peyron, 1783 : II, 67). À ce propos, Campomanes²⁹ fut chargé de lui écrire une lettre³⁰ pour lui faire part de cette décision. Dans sa missive, le directeur de l'Académie montrait son admiration envers le texte de l'historien écossais et ne manquait pas d'évoquer le plaisir qu'il avait eu à la lecture de certains épisodes (Peyron, 1783 : II, 71). Le 3 janvier 1778, celui-ci répondit par une lettre très obligeante où il expliquait combien il s'était appliqué à donner une étude aussi objective que rigoureuse. Bien que Peyron (1783 : II, 67) supposât que l'histoire rédigée par Robertson pouvait devenir « un livre national », l'ouvrage connut finalement une fortune très différente, car la censure entrava sa diffusion en Espagne³¹. En janvier 1779, le gouvernement frappa paradoxalement d'interdit l'ouvrage qu'il avait fait recevoir à l'Académie de l'Histoire et en proscrivit une traduction qui était sur le point d'être imprimée. Soucieux de limiter les renseignements sur les colonies, le gouvernement espagnol intima l'ordre à toutes les douanes d'interdire l'entrée de l'*Histoire d'Amérique* dans le royaume, en quelque langue que ce fût. L'Académie de l'Histoire fut sommée de nommer deux de ses membres pour attaquer l'ouvrage de Robertson, mais l'institution fit preuve de courage en arguant qu'elle les nommerait volontiers pourvu qu'il lui fût permis d'en choisir deux autres pour en faire la défense (Peyron, 1783 : II, 78).

Avant de clore ce volet, ajoutons que les observations du voyageur ne passent pas sous silence la relativité de l'exotisme qui sous-tend la matière

²⁸ Peyron (1783 : I, 108) se méprend lorsqu'il conclut que Robertson avait composé *Histoire du Nouveau Monde*. William Robertson (1721-1793) ne publia pas d'ouvrage avec ce titre ; l'Écossais fut surtout connu pour son *Histoire de l'Empereur Charles Quint* (1769) et son *Histoire de l'Amérique* (1777). Ces deux œuvres eurent une grande répercussion en Espagne et furent condamnées par l'Inquisition en 1781 et en 1782.

²⁹ Pedro Rodríguez Campomanes y Pérez (1723-1803) excella dans le domaine politique et économique espagnol. En 1748, il fut nommé membre de l'Académie de l'Histoire dont il fut directeur de 1764 jusqu'à sa mort. Avec d'autres hommes d'État au service de Charles III, tels que Olavide et Aranda, il dirigea en 1767 la colonisation de la Sierra Morena. Le comte de Campomanes consacra sa vie au développement des Lumières en Espagne, ce que l'on connaît sous le nom de *Ilustración*.

³⁰ Ce document fut ajouté par Peyron à son récit avec une traduction au français.

³¹ En 1776, à Madrid, le Saint-Office avait déjà condamné le *Voyage de Robertson aux terres australes* (Desfourneaux, 1973 : 240).

historique. Peyron signale que les Espagnols, qui considéraient les indigènes d'Amérique comme des sauvages, furent à leur tour vus comme tels. En effet, le diplomate rapporte sans trop de précisions que, dans une bibliothèque hollandaise, on avait recueilli les écrits du F. Louis de Grenade, l'un des auteurs mystiques espagnols les plus estimés, sous le titre « *Dialectica, eloquencia de los Salvages de Europa* : Dialectique des Sauvages d'Europe »³² (Peyron, 1783 : II, 225). Le même parallèle est établi lorsque le visiteur offre le panorama chronologique des invasions qui eurent lieu dans la péninsule ibérique quand les colons étaient, en fonction de l'occasion, Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains³³, Wisigoths ou Musulmans. Par assimilation, les occupants de la péninsule au long de ces siècles ne devaient pas trop différer, en tant qu'individus à assujettir, des Indiens qui habitaient l'Amérique au moment où les Espagnols, en tant que conquérants, y arrivèrent (Peyron, 1783 : I, 16-23). Le terme *exotisme* cache donc souvent un sentiment d'inégalité sociale car il met en évidence la candeur des natifs face au manque de scrupules des envahisseurs, quelle que soit l'époque :

Les indigenes connoissant peu d'autres besoins que ceux de la nature, & ne voyant pas encore des tyrans dans les nouveaux colons qui abordaient de toutes parts sur leurs terres, s'amusoient à la chasse, à la pêche, & à boire en paix le lait de leurs troupeaux. Peu instruits dans la navigation & le commerce, ils en laissoient le soin, les profits & les débats aux Grecs & aux Carthaginois (Peyron, 1783 : I, 18-19).

3. Domaine économique

L'auteur passe aussi en revue maints aspects du commerce des Espagnols avec les Indiens. En ce qui concerne les richesses du Nouveau Monde, Peyron souligne, au fil des exemples, que le pays colonisateur profitait largement des matières premières provenant des contrées conquises, même si parfois les Espagnols ne savaient pas en tirer suffisamment parti. Il explique

³² Il s'agit d'une critique contre les mauvais prédicateurs faite par le jésuite français Alexandre Xavier Panel (1757: xvij), qui fut professeur de rhétorique au Collège impérial de Madrid : « Por honor de nuestra Nacion Española, no debería permitirse la impresion de ningún Sermon tal [de Bourdaloue, del P. Juan de Ávila, de Fr. Luis de Granada o de Señeri], quales son los que nos predicán todos los dias, y que se publican como unas obras consumadamente perfectas en eloquencia, y como producciones prodigiosas del bello entendimiento. Deberían acordarse de lo que en los principios de esto [*sic*] siglo sucedió en una grande Biblioteca, que se vendía en Holanda; había en ella un gran número de volúmenes Españoles. Eran unes [*sic*] Sermones impresos de nuestros grandes Predicadores evidadosamente [*sic*] recogidos, y respaldado cada tomo con una inscripcion, que con letras doradas decía. Dialéctica eloquencia de los Salvages de Europa. » Le jésuite espagnol José Francisco de Isla répondit aux attaques de son confrère dans les § 39 et suivants du prologue de son roman *Fray Gerundio de Campazas* (1758). Voir plus concrètement le § 47, qui reprend l'anecdote de la bibliothèque hollandaise rapportée par le P. Panel.

³³ « Carthagene fut long-temps les Indes des Romains : il existe encore dans ses environs des mines d'argent » (Peyron, 1783 : I, 140).

ainsi la culture et les divers usages d'une espèce nommée *pita* en Espagne dont « on se contente [...] d'en faire des cordes que l'on teint de plusieurs couleurs, & des rênes pour les chevaux »³⁴ (Peyron, 1783 : II, 319). Il conclut que cette plante, qui transformait le paysage des environs de Valence en désert³⁵, était la même que l'aloès d'Amérique. Pour ce qui est des pommes de terre, le voyageur fait la différence entre celles-ci et les batates ou pommes douces ; en l'occurrence, non seulement l'Espagne mais également d'autres pays européens ont tiré profit du nouvel aliment.

[Les] Patates furent apportées d'Amérique en Galice par les Espagnols, d'où elles se propagerent ensuite dans le reste de l'Europe ; elles furent d'abord de Galice en Irlande, où elles abonderent si fort, qu'elles sont presque devenues l'unique aliment du pays. Elles sont très-abondantes dans l'Andalousie. Celles de Malaga se nomment *Batatas*, & sont d'une autre qualité que les Patates ordinaires, elles sont aussi originaires d'Amérique ; ses racines sont plus brunes & plus longues que celles de l'autre espèce, elles ont aussi un suc beaucoup plus agréable & plus doux (Peyron, 1783 : II, 319-320).

Dans la campagne d'Alzire, à Valence, on cultivait autrefois la canne à sucre avec succès, mais depuis qu'elle fut importée d'Amérique, moins chère et de meilleure qualité, on avait presque abandonné ce type de culture sur le sol espagnol³⁶ (Peyron, 1783 : I, 112). Plus loin, le visiteur continue ses considérations à propos de ce produit et suggère que son exploitation pourrait être beaucoup plus étendue en Espagne qu'elle ne l'était. Quant aux fruits exotiques, il pense que ce serait facile de « cultiver l'ananas & quantité d'autres plantes & fruits de l'Amérique » (Peyron, 1783 : II, 321) sur la côte andalouse, depuis Malaga jusqu'à Gibraltar.

Vis-à-vis des fabriques textiles, il existait à Valence des manufactures d'étoffes en soie dont la production était primordialement destinée aux Indes. D'après le diplomate, la plupart de ces installations avaient été établies et perfectionnées « par quelques François fugitifs, & coupables envers leur patrie ». Il accuse ces hommes « du crime de leze-industrie » et ne

³⁴ Cavanilles (1958 : II, 27), historien espagnol du XVIII^e siècle, critique cet aspect lorsqu'il se réfère à Millares, même si on peut le faire extensif à d'autres villes de Valence : « [...] todos sin distincion de sexô ni de edad andan con el manojo de esparto haciendo trenzas ó cordeles [...]. Así pues consumen mucho esparto, y lo maceran en las aguas que embalsan junto al pueblo. Sale de allí un fétor insupportable, que los vecinos sufren y aun fomentan, porque miran al esparto como único recurso para subsistir ».

³⁵ « [...] on n'a plus que les routes de la nature, celles qui furent données à l'Espagne lors de la création : des sables jusqu'au moyeu de la roue ; un désert immense rempli de cette plante élevée, épineuse & forte, qu'on appelle Pita dans le pays » (Peyron, 1783 : I, 111).

³⁶ Cette affirmation pourrait être nuancée par les mots de Cavanilles (1958 : II, 182-183) qui assure que la culture de la canne à sucre améliore considérablement le rendement des terres les deux années qui suivent la récolte. Alors, il ne s'agirait pas de la disparition de cette culture-là mais de son alternance avec d'autres espèces agricoles.

s'empêche de mépriser ces ateliers qui fondaient leur gain sur des procédés qu'il trouve peu honnêtes (Peyron, 1783 : I, 103). Le voyageur considère cette dissidence de la part de ses compatriotes très grave ; cependant des documents du temps parlent des bénéfices obtenus par ces fabricants français. En fin de compte, là où Peyron n'a vu que trahison et déshonneur, il n'y avait en fait qu'une transaction favorable aux deux parties³⁷, comme le prouvent ces extraits :

Es bien notorio que Valencia tiene su principal comercio en la seda, de que hace sus principales manufacturas, que tanto hasta el día de hoy se han perfeccionado: se contaban en sola la Capital, aun á confesion del viajante Francés Peiron, cerca de cinco mil telares de estofas de seda, quinientos de cintas y galones, doscientos á trescientos de medias ; en cuyas manufacturas se consumiam (sic) mas de seiscientas mil libras de seda. Para su mayor perfección se ha introducido por algunos fabricantes los tornos del célebre Vaucanson, que han producido los mejores efectos, á causa de muchos privilegios concedidos por S.M. á varios fabricantes Franceses trahidos á Valencia de Leon de Francia, y á esfuerso de la Sociedad Economica de dicha Ciudad (*Memorial ...* 1789, 401-402).

Por real cédula de 12 de diciembre de 1784, espedida á solicitud de Pedro y Francisco Laurian (franceses), se declaró que la fábrica de medias y manufacturas de seda y filadis que tenian establecida en Valencia, y todas las demas de su clase, debian considerarse comprendidas en el goce de las franquicias señaladas en el real decreto de 18 de junio de 1756, sin sujecion á opresiones gremiales (López, 1840 : 97).

Les mots de Peyron rapportant que, après 1778, le gouvernement espagnol aurait interdit l'entrée dans le pays « d'une foule d'objets en laine, fil & soierie provenant de l'étranger » (Peyron, 1783 : I, 249) s'avèrent encore faux. Nous pouvons le constater dans le bilan des sorties de marchandises dressé, en 1799, par Jean Peuchet dans son *Dictionnaire de la géographie commerçante* (cité par Clément, 2007 : 350) :

Les objets de commerce qui se portent en Europe pour être vendus dans l'Amérique espagnole, peuvent être rangés sous trois classes :

1. Les toileries de toutes sortes de tissus de fil, de chanvre et de lin.
2. Les lainages, dénomination sous laquelle nous comprenons toutes les sortes d'étoffes et de tissus de laine et de poil.

³⁷ Pour approfondir ce sujet, cf. Aguilá-Solana (2014 : 11-13).

3. Les soieries.

Peuchet indique aussi que la plupart de ces produits européens venaient de France. Par exemple, les toiles étaient de Rouen et de Bretagne, les dentelles du Puy, les bas de Nîmes, les chapeaux de Paris, de Lyon ou de Marseille. Toutefois, Clément (2007 : 342, n. 11 et 12) mentionne que les Français, au XVIII^e siècle, étaient particulièrement conscients de l'immense avantage que représentait pour les Espagnols la possession des riches territoires des Indes. Avec l'arrivée sur le trône d'Espagne de Philippe V, les Français furent animés d'un grand espoir puisque beaucoup parmi eux pensèrent qu'il favoriserait la France, son pays natal. Mais, assez vite, l'enthousiasme céda la place au désenchantement car cette riche production américaine continua, pour l'essentiel, à être introduite en Europe par les Anglais et les Hollandais. À en juger par l'utilisation des ressources naturelles des Indes par les pays européens, Peyron (1783 : I, 19) pense donc, à juste titre, qu'aucun pays civilisé ne voulait rester en marge des bénéfices obtenus grâce au commerce des métaux nobles avec le Nouveau Monde, et que c'était la raison pour laquelle l'Angleterre, la Hollande et la France exploitaient, à leur tour, les mines du Pérou depuis Cadix. La curiosité et le désir d'exactitude de l'auteur sont évidents lors des minutieuses et prolixes explications, parsemées de termes spécifiques, des étapes du travail des mineurs, qui mettent aussi en relief l'ingéniosité des Espagnols :

On retire tous les ans de la mine d'Almaden cinq ou six mille quintaux de mercure, & il sert dans le Mexique pour extraire l'argent des mines. Les Espagnols imaginèrent ce moyen aussi ingénieux que simple en 1566, dans les cantons où le bois est rare [...]. Les Espagnols imaginèrent de rendre une pierre minérale où le métal étoit imperceptible, en poudre impalpable, & d'en former des masses de vingt-cinq quintaux, de la mêler ensuite avec de la couperose verte, de la chaux ou de la cendre, réduits aussi en poudre très-fine, une certaine quantité d'eau & trente livres de mercure en portions distinctes, & non tout à-la-fois. La masse que forment ces diverses matieres, est souvent remuée, & dans le mouvement l'alkali fixe de la cendre & de la chaux étant dissous, agit sur les acides du sel & de la couperose. Cette action produit une fermentation, une chaleur violente qui servent à détruire les particules de fer ou de cuivre qui se trouvent dans la mine, & les atômes imperceptibles de l'argent s'échappent de l'espece de prison qui les renfermoit, viennent s'unir au mercure qui s'amalgame avec eux ; ce mélange forme la pâte que l'on

appelle *Pina*³⁸ dans le Mexique. Au moyen de ce procédé, on retire environ deux onces d'argent par quintal d'une mine, qui par la méthode ordinaire ne produiroit pas de quoi payer les frais de l'exploitation (Peyron, 1783 : I, 320-322).

Une autre source économique importante pour le pays était née de l'exploitation des matières premières des Indes, utilisées dans les arts décoratifs de la métropole. Ainsi les colonies fournissaient-elles des matériaux nobles, tels que certains bois précieux qui éveillent l'admiration de Peyron (1783 : II, 102) comme ceux qui avaient été employés dans la fabrication du chœur de l'église de l'Escorial. Lors de sa description du Palais Neuf, le voyageur s'arrête aussi devant quatre bas-reliefs, placés aux angles de la pièce attenante à la salle à manger, désignant le Mexique, le Pérou, le Chili et les Philippines³⁹ (Peyron, 1783 : II, 15).

Les rapports commerciaux entre l'Espagne et l'Amérique entraînèrent des changements au sein de diverses institutions. En général, ces différences étaient le résultat d'une réduction des transactions ou d'un bouleversement dans la situation économique de l'une des parties. À Séville, par exemple, le voyageur décrit l'édifice somptueux de l'ancienne Bourse (« ou la *Contractation*⁴⁰, comme on l'appelle dans le pays »). Elle fut autrefois le dépôt de tout le commerce des Indes mais, à l'époque, « l'intérieur ne consiste qu'en plusieurs grandes salles, dont quelques-unes sont destinées aux clameurs, aux sophismes de la chicane & à l'abus des loix » (Peyron, 1783 : I, 277). La *Casa de Contratación* était une institution créée à Séville en 1503 par les Rois Catholiques pour stimuler et contrôler le commerce avec le Nouveau Monde. Cette ville andalouse en fut le siège jusqu'à ce qu'un décret du 8 mai 1717 ordonna que la *Casa de Contratación* fût transférée à Cadix jusqu'à sa suppression définitive en 1790. En contrepartie, Séville reçut le *Juzgado de Indias* (Tribunal des Indes)⁴¹. À Ségovie, la richesse du Nouveau

³⁸ Peyron emprunte quelques mots à la langue espagnole lorsqu'il s'agit de termes qui n'ont pas de traduction au français. Dans ce cas, il faut lire *piña*. C'est la masse qui résulte de la quatrième phase du procès d'amalgamation pour l'obtention de l'argent.

³⁹ La *Real Compañía de Filipinas* fut une société créée en 1785 afin d'établir une ligne de navigation de Cadix à Manille et d'éviter la dissolution de la *Real Compañía Guipuzcoana de Caracas*, celle-ci fondée en 1728 et se trouvant sur le point de disparaître. Cabarrús, directeur de la banque de San Carlos, y investit un plus grand capital et obtint de Charles III le privilège du commerce avec les Philippines, les Indes et l'Afrique (Vallejo, 1993-1994 : 852-853). Il existait pourtant une différence remarquable entre les Philippines et les autres possessions espagnoles en Amérique : eu égard à la distance des îles et au nombre réduit des échanges commerciaux avec l'Espagne, les colons s'y étaient beaucoup moins établis qu'en territoire américain.

⁴⁰ Il faut écrire *Contratación*.

⁴¹ Même si ce transfert signifia le triomphe des intérêts gaditans et confirma un changement dans la corrélation des forces entre les deux villes, il ne faut pas entendre néanmoins une rivalité entre celles-ci : « Por tanto, la nueva estrategia de desarrollo mercantil ha de pasar por complementar el sistema monopolístico sevillano (desde 1717 trasladado a Cádiz), y no

Monde provoqua aussi des modifications à l'Hôtel des Monnaies. Cette ville castillane « étoit fameuse autrefois par la quantité de pieces d'or qu'on y frappoit ; elle est réduite aux plus petites monnoies de cuivre, depuis que les pieces d'or viennent presque toutes frappées du Mexique » (Peyron, 1783 : II, 124). On attestait la même situation à Cuenca où Philippe IV fit bâtir, en 1663, un Hôtel des Monnaies qui existait encore au temps de l'auteur (Peyron, 1783 : II, 138), mais qui n'était plus opérationnel. Le seul endroit évoqué par Peyron (1783 : I, 277) et qui n'avait pas vu réduire son activité était la fabrique sévillane de tabac⁴². Quant à Cadix, Peyron (1783 : I, 240) raconte une anecdote sur l'importance de la ville lorsqu'elle devint l'entrepôt général du commerce de l'Espagne dans les Indes. En effet, le roi Philippe V établit, en faveur de la cathédrale de cette ville andalouse, un impôt sur tous les navires revenant des Indes⁴³. Avec ironie, l'auteur affirme que « c'est pour le percevoir plus longtemps, que l'on travaille avec tant de lenteur à la finir » (Peyron, 1783 : I, 245). Il est vrai que la cathédrale de Cadix⁴⁴ fut commencée en 1722 et ne fut conclue qu'en 1838. Quand l'écrivain visita cette ville, son église principale était donc en chantier depuis cinquante-cinq ans ; s'il avait su que la cathédrale ne prendrait fin que soixante et un ans plus tard (soit cent seize ans investis dans la construction au total), il aurait sans doute poussé plus loin sa plaisanterie.

Arrêtons-nous sur un document qui venait d'entrer en vigueur en 1778 et qui attira vivement l'attention du voyageur : le *Reglamento de Comercio libre de España con sus Indias*⁴⁵. Peyron se trouvait en Espagne au moment où ces droits de douane du libre commerce entre la métropole et les Indes virent le jour. Le diplomate expose alors les opinions sur le nouveau règlement que l'abbé Raynal venait de traiter dans *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans*

por enfrentarse con él. Se proyectarán [...] compañías privilegiadas para abastecer áreas no monopolizadas o desatendidas por la Casa de la Contratación » (Vallejo, 1993-1994 : 850-851).

⁴² Comme d'autres voyageurs français du XVIII^e siècle qui vinrent en Espagne, Peyron s'intéresse à maintes questions circonscrites au tabac : culture, fabrication, consommation, législation, etc. (cf. Aguilá-Solana, 2007 et 2008).

⁴³ En 1385, Juan I^{er} avait exempté Cadix de payer à la Couronne l'impôt d'Amirauté et d'Anfrage.

⁴⁴ Il faut distinguer la cathédrale neuve de Cadix (aussi appelée « de la Santa Cruz sobre el Mar » ou « de la Santa Cruz sobre las Aguas ») de la cathédrale vieille ou « de la Santa Cruz », édifiée au XVI^e siècle.

⁴⁵ Les règles pour obtenir des licences de libre commerce et d'émigration en Amérique furent recueillies dans quatre textes légaux publiés au long de 1778 : les Arrêtés de S.M. du 6 et du 23 mars ainsi que celui du 27 juin, et le Règlement du 12 octobre (Delgado, 1990 : 488).

*les deux Indes*⁴⁶ (La Haye, 1774 [1770]). Peyron (1783 : I, 248) juge cet ouvrage excellent grâce à « la clarté, la méthode, le style, les vues politiques & l'intérêt des diverses puissances qui ont formé des établissements dans le nouveau monde ».

Peyron est d'avis que presque tout ce que Raynal disait de l'Espagne était aussi vrai que judicieux et s'engage à examiner si l'abbé avait raison de conseiller de rendre libre le commerce des Indes, si le ministère espagnol n'avait pas tort d'adopter ce système, et en quoi il pouvait nuire au commerce des nations étrangères ou bien le favoriser. Pour mieux entrer dans le vif du sujet, Peyron (1783 : I, 249-259) consacre dix pages de son récit à réfléchir sur les avantages et les inconvénients occasionnés par ce texte de 1778. Il est clair que, avant celui-ci, l'une des grandes prérogatives de Cadix était le privilège de faire le commerce des Indes en exclusivité. L'auteur se demande quels seraient les résultats du nouveau règlement en temps de paix et au cas où des commerçants riches, connaisseurs des échanges avec les colonies, s'établissaient dans les différents ports de l'Espagne. Après avoir soigneusement évalué le pour et le contre, il en tire surtout des objections.

En premier lieu, le voyageur pense que la facilité de s'installer dans les diverses villes dont les ports jouissaient, après l'approbation de l'ensemble de dispositions, de la liberté de commerce avec les Indes pourrait nuire à la population du centre du royaume. En second lieu, il craint que le sort des commerçants ne devînt plus précaire à cause du manque d'expérience. C'est-à-dire les marchands expérimentés savaient faire leurs demandes, en raison de la consommation ou des spéculations qui avaient été faites sur la place ; il arrivait cependant, malgré cette connaissance due à une longue pratique, que tel article, sur lequel on avait trop spéculé, abondait dans les Indes, tandis que tel autre manquait absolument. En troisième lieu, Peyron constate qu'avant le texte de 1778 les commerçants étrangers se trouvaient nombreux à Cadix. Par conséquent, la nécessité de placer les articles qui leur étaient communs créait une concurrence qui tournait au profit de cette ville andalouse. Après la nouvelle ordonnance, cette concurrence n'allait plus exister puisque les commerçants qui venaient de toute l'Europe se trouveraient répandus sur d'autres côtes. Finalement, une quatrième objection énumérée par le diplomate porte sur le fait que, auparavant, Cadix agglutinait toutes les fortunes du royaume ; le commerce y trouvait des ressources inépuisables, la quantité de vaisseaux qui allaient aux Indes et la faculté de pouvoir diviser les risques, en distribuant son capital sur plusieurs navires, encourageaient le négociant. Après le règlement, celui-ci allait risquer d'un seul coup tout son argent s'il confiait ses marchandises aux petits ports qui pourraient à peine expédier deux vaisseaux par an.

⁴⁶ Cet ouvrage, qui avait reçu la condamnation de Paris en 1772 et de Rome en 1774, fut aussi interdit par l'Inquisition de Madrid en 1779 (Desfourneaux, 1973 : 226).

En ce qui concerne la comptabilité, Peyron examine le texte légal de 1778 très consciencieusement et convient qu'il a abrogé les formes gênantes et dispendieuses auxquelles le trafic avec les Indes était soumis. L'écrivain présente une étude très détaillée pour démontrer les circonstances aggravantes qui se donnaient préalablement, et pour repérer la raison principale de la mise en place des récentes dispositions :

Les vaisseaux pour le sud, de deux cents vingt-cinq piastres qu'ils payoient autrefois par tonneau, ont été réduits à cent vingt-cinq, & ceux pour Buenos-Ayres à quatre-vingts piastres seulement. Outre ce droit exorbitant, les marchandises payoient encore cinq réaux & demi de plate, un peu plus de cinquante sous de notre monnaie par palme cubique ; cet impôt nommé *de Palmeo*⁴⁷ est aboli par le nouveau Règlement. Il faisoit monter chaque tonneau à environ cent quinze piastres de plus ; ces deux impositions réunies à une foule d'autres moins onéreuses, mais multipliées en raison de leur modicité, obligeoient l'armateur à s'en dédommager sur le prix du fret. Celui pour le Perou étoit monté à cinq cents piastres, environ deux mille livres par tonneau, & à trois cents pour Buenos-Ayres. Le nouveau Règlement n'astreint ceux qui feront le commerce des Indes qu'au simple droit de trois pour cent pour le transport, & autant pour le retour, sur les marchandises ou fruits provenant de l'Espagne, & de sept pour cent pour toutes celles qui auront été exportées de l'étranger dans ce royaume, avec leur destination pour les Indes.

Son but principal est de détruire la contrebande énorme qui se fait dans les colonies, par le bon marché qu'il établit en diminuant le fret & les droits (Peyron, 1783 : I, 253-254).

Finalement, le diplomate se pose une série de questions sur l'application du règlement de 1778, et ces multiples interrogations traduisent, d'une part, son zèle à bien saisir la base de son étude et, d'autre part, son désir de concerner le lecteur. Peyron (1783 : I, 254) croit que, très probablement, le gouvernement espagnol n'atteindra pas son but d'éradiquer le commerce interlope, au moins pour ce qui est des marchandises étrangères, et en déduit que l'Espagne n'est pas en disposition de gêner le déroulement des relations commerciales avec l'Europe, même si elle jalouse le succès de quelques commerçants européens vis-à-vis des produits de luxe et de leurs manufactures.

⁴⁷ Le *palmeo* est le mesurage par empan.

À partir d'étendues réflexions, qui ne sont en aucun cas faites à la légère, Peyron débouche sur une conclusion doublement négative⁴⁸. D'une part, le voyageur soutient que les dernières décisions émanant de l'autorité sont contraires aux intérêts de l'Espagne et de son commerce. La solution qu'il apporte repose sur la prise en compte de tous les avantages qui peuvent résulter de la liberté du commerce, sans s'exposer aux abus que celle-ci peut entraîner. À ses yeux, il n'est rien de plus facile : il suffirait de délivrer le commerce des Indes de toute la gêne à laquelle une mauvaise administration l'avait soumis – objet que remplit en partie la nouvelle loi –, et de le rendre accessible à tous les Espagnols, sans permissions préalables, sans entraves, sous des droits simples et modérés, et le fixant à Cadix.

D'autre part, Peyron (1783 : I, 258) souligne que l'Espagne est demeurée en arrière sur une foule de points essentiels, tandis qu'à certains égards elle a passé la limite,

[...] comme lorsqu'elle a voulu établir des fabriques, avant que de s'occuper sérieusement de l'agriculture; lorsqu'elle gêne trop d'une part son commerce extérieur, qu'elle l'agrandit trop de l'autre, sans chercher des moyens pour le faciliter dans l'intérieur, ou d'une province à l'autre; tout est entraves, chicanes, embarras; lorsqu'elle veut mettre des bornes à la contrebande, & qu'elle lui ouvre des issues qu'elle n'avoit point; lorsqu'elle permet ouvertement l'exportation d'un article, & qu'elle le prohibe en secret, ou lorsqu'elle le défend au commerce en général, pour donner à un ou deux particuliers la liberté de l'introduire & de faire le monopole.

4. Conclusion

Dans l'introduction à son ouvrage, Jean-François Peyron (1783 : I, 3) signale combien le fait d'observer est relatif, aussi bien à cause des yeux de celui qui regarde qu'en raison des circonstances, toujours changeantes, des objets qui affectent les sens. Le diplomate énumère dans les premières pages de son texte d'autres auteurs français (M^{me} d'Aulnoy, le Père Labat, Silhouette), italiens (le Père Caimo, Baretti) ou espagnols (Álvarez de Colmenar, l'abbé Ponz), qui l'ont précédé dans son périple en Espagne. Il juge leurs relations de voyage vagues, trompeuses et partielles, et envisage de rédiger un essai sur ce pays-là dans un style naturel et d'un point de vue objectif, pour mieux le faire connaître (Peyron, 1783 : I, 4-11). Par voie de conséquence, soucieux de fournir des renseignements rigoureux et d'offrir des réflexions riches, Peyron y insère beaucoup de données précises et, de plus, en

⁴⁸ Zylberberg (2001 : 164) clôt son article par un avis très semblable puisqu'il conclut que la fin du monopole de Cadix, entraînée par le règlement de 1778, n'avait pas été aussi favorable pour l'Espagne que les réformateurs de l'État l'avaient espéré.

homme cultivé, il a recours à de nombreuses sources bibliographiques pour argumenter la plupart de ses appréciations.

Pour nous en tenir au sujet de notre analyse, à savoir l'image de l'Amérique dans *Nouveau Voyage en Espagne*, disons que le voyageur est convaincu de ce que « les conquêtes dans le Nouveau Monde, l'or du Mexique et du Pérou, n'ont fait que hâter l'époque de la faiblesse de la nation espagnole » (Peyron, 178 : I, 26). Les colonies espagnoles en Amérique retiennent en particulier l'attention de l'écrivain à cause, fort probablement, de la portée des contrées américaines sur certaines facettes de l'économie ou de la politique française associées au commerce avec les Indes. Rappelons que Peyron occupa un poste de diplomate et que, plus tard, il fut nommé commissaire des colonies.

Alors, au long des pages du *Nouveau Voyage en Espagne*, l'auteur refuse de mettre en avant un exotisme de pacotille issu de lieux communs. En revanche il s'efforce d'offrir une vision soignée des différents domaines évoqués, c'est-à-dire les sciences, l'histoire et l'économie. Parfois, il cherche aussi à établir un parallèle entre le pays où il séjourne et les Indes. Les noms du navigateur Jorge Juan, du collectionneur Pedro Franco Dávila et du roi Charles III résumant, dans son texte, l'influence des terres américaines sur l'évolution de la situation scientifique en Espagne. En ce qui concerne l'histoire, les épisodes à réminiscence coloniale sont longuement développés. De plus, on constate que les aspects historiques sont étroitement liés à la religion, comme ceux évoqués par Fernández de Oviedo, Antonio Solís, *l'Inca Garcilaso*, Juan de Torquemada, Juan de Zumárraga, José del Olmo, William Robertson et Luis de Granada. Parmi les sujets religieux les plus poignants, citons l'Inquisition, qui provoque le refus le plus absolu du voyageur. En dernier lieu, il s'arrête sur quelques chapitres fondamentaux de l'économie espagnole qui avaient trait au commerce avec les Indes.

Son statut d'étranger transparaît à plusieurs reprises, comme lorsqu'il s'adresse à ses compatriotes pour les encourager à agir en vue de protéger leur activité commerciale, ou comme lorsqu'il analyse, à partir des idées de l'abbé Raynal, le règlement appliqué en Espagne en 1778 sur le libre commerce. Or, bien que Peyron (1783 : I, 258) se justifie depuis le début de son ouvrage et éloigne de lui toute volonté de polémique en se qualifiant de simple témoin – « Tous ces faits sont connus, je me contente de les indiquer, & de montrer la fausse politique de l'Espagne » –, les mots contenus dans son récit peuvent engendrer quelquefois la controverse, ne fût-ce qu'à cause de la susceptibilité, tout à fait naturelle, des habitants d'un pays ratissé au peigne fin.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGUILÁ-SOLANA, Irene (2007a) : « Consideraciones sobre la medicina en la España del siglo XVIII según algunos viajeros franceses ». *L'ull crític*, 11-12 (*Littérature des voyages. Roger Martin du Gard*), 31-47.
- AGUILÁ-SOLANA, Irene (2007b) : « Viajeros franceses y tabaco en la España del siglo XVIII: aspectos político-económicos », in M.^a Teresa Ramos & Catherine Desprès (éds.), *Percepción y Realidad. Estudios francófonos*. Valladolid, Universidad de Valladolid, 1123-1131.
- AGUILÁ-SOLANA, Irene (2008) : « Viajeros franceses y tabaco en la España del siglo XVIII: aspectos costumbristas », in Flor M.^a Bango, Antonio Niembro & Emma Álvarez (éds.), *Intertexto y Polifonía. Estudios en homenaje a M.^a Aurora Aragón*. Oviedo, Ediciones de la Universidad de Oviedo, vol. 2, 1079-1088.
- AGUILÁ-SOLANA, Irene (2014) : « Valencia según Peyron, diplomático francés del siglo XVIII. Aspectos de geografía física, económica y humana », in Berta Raposo & Ferran Robles (éds.), *“El Sur también existe”. Hacia la creación de un imaginario europeo sobre España*. Madrid/Francfort, Iberoamericana/Vervuert, 57-66.
- ARMILLAS VICENTE, José Antonio (2013) : « Pedro Mártir de Anglería, contino real y cronista de Castilla. La invención de las nuevas Indias ». *Revista Jerónimo Zurita*, 88, 211-232.
- BENNASSAR, Bartolomé (1992) : *Histoire des Espagnols. VI^e-XX^e siècle*. Paris, Robert Laffont.
- CALATAYUD, M.^a Ángeles (1987) : *Catálogo de documentos del Real Gabinete de Historia Natural (1752-1786): Láminas*. Madrid, Editorial CSIC.
- Censo general de habitantes: 30 de noviembre de 1921* (1928). México, Departamento de la Estadística Nacional, Talleres Gráficos de la Nación, vol. 7.
- CLÉMENT, Jean-Pierre (2007) : « De l'acapalti à la vigogne. Dictionnaires et autres ouvrages de commerce au service de l'importation de produits agricoles hispano-américains dans la France du XVIII^e siècle », in Béatrice Perez, Sonia V. Rose & Jean-Pierre Clément (dirs.), *Des marchands entre deux mondes. Pratiques et représentations en Espagne et en Amérique (XV^e-XVIII^e siècles)*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 339-370.
- CUESTA DOMINGO, Mariano (2007) : « Los cronistas oficiales de Indias. De López de Velasco a Céspedes del Castillo ». *Revista Complutense de Historia de América*, XXXIII, 115-150.
- DELGADO RIBAS, José M.^a (1990) : « Las Indias españolas en el siglo XVIII y la emancipación », in Antonio Domínguez Ortiz (dir.), *Historia de España. Vol. 8 : Descubrimiento, colonización y emancipación de América*. Barcelona, Planeta, 455-580.
- DESFOURNEAUX, Marcelin (1973) : *Inquisición y censura de libros en la España del siglo XVIII*. Madrid, Taurus [éd. orig. : *L'Inquisition espagnole et les livres français au XVIII^e siècle*. Paris, PUF, 1963].
- GREENLEAF, Richard E. (1985) : *Inquisición y sociedad en el México colonial*. Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas (coll. Chimalistac, 44).

- ISLA, José Francisco de (1758) : *Fray Gerundio de Campazas*, Madrid, Imprenta de Gabriel Ramírez. URL : <http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmcdzo51>
- LÓPEZ JUANA PINILLA, José (1840) : *Biblioteca de Hacienda de España : De las Rentas Provinciales*. T. II, Madrid, D.E. Aguada.
- MATAIX, Remedios (s.d.) : « Inca Garcilaso de la Vega ». URL : http://www.cervantesvirtual.com/portales/inca_garcilaso_de_la_vega/autor_apunte.
- Memorial literario, instructivo y curioso de la Corte de Madrid* (1789). Tomo XVIII, Parte Segunda, Número XCVIII, Madrid, Imprenta Real.
- MONTESQUIEU, Charles Louis (1871 [1748]) : *L'Esprit des lois*. Paris, Garnier Frères.
- PANEL, Alexandre Xavier (1757) : *La Sabiduría y la locura. En el púlpito de las monjas*. Anvers, A costa de D.R.D.V.F., en casa de R. de las Rosas. Disponible sur : https://books.google.es/books?id=cxGYuJ7s1toC&hl=es&source=gbs_navlinks_s
- PEYRON, Jean-François (1783) : *Nouveau Voyage en Espagne, fait en 1777 et 1778 [Essais sur l'Espagne]*. Londres et Liège, chez P. Elmsly et Société typographique, 2 vol.
- ROMEO CASTILLO, Abel (1966) : *Don Pedro Franco Dávila, 1711-1786 : el sabio naturalista guayaquileño fundador del Real Gabinete de Historia Natural de Madrid*. Núcleo del Guayas, Editorial Casa de la Cultura Ecuatoriana.
- VALLEJO GARCÍA-HEVIA, José M.^a (1993-1994) : « Campomanes y la Real Compañía de Filipinas: sus vicisitudes de organización y funcionamiento (1790-1797) ». *Anuario de Historia del Derecho Español*, 63-64, 847-896.
- VOLTAIRE (1785) : « Commentaire sur *l'Esprit des Lois* », in *Œuvres complètes*. Tome 29, Kehl, Imprimerie de la Société Littéraire-Typographique.
- ZYLBERBERG, Michel (2001) : « L'Espagne et l'espace atlantique ». *Dix-huitième siècle*, 33 (*L'Atlantique*), 149-164.